langues
et
langage

Penser les langues

Hommage à Claire Blanche-Benveniste

Sous la direction de
Sandrine Caddeo, Marie-Noëlle Roubaud, Magalie Rouquier, Frédéric Sabio

2012

Presses Universitaires de Provence

RD Penser les langues.indd 3 16/01/2012 10:27:59

Peut-on étudier la langue parlée dans les documents écrits ?
Témoignages du français et du japonais

Yuji Kawaguchi
Tokyo University of Foreign Studies

On sait que l'existence de documents écrits est d'une importance capitale pour l'analyse historique des langues. En ce qui concerne le français, les plus anciens documents nous enseignent trois stades différents de l'évolution des particules négatives, à partir de *non* et sa variante *nun*, en passant par *no*, et jusqu'à *ne* :

> [...] de suo part *non* lostanit, si io returnar *non* l'int pois, ne io ne neuls cui eo returnar int pois, in nulla aiudha contra Lodhuuig *nun* li iu er.
> (Serments de Strasbourg)
>
> Elle *no*'nt eskoltet les mals conselliers,
> (Séquence de sainte Eulalie, l.5)
>
> Se Ninive destruite> astreiet u *ne* fereiet.
> (Sermon sur Jonas, l.139-140)

De temps en temps, il arrive que les graphies médiévales conservent remarquablement des régionalismes du français. Le nom de personne *Warnier* pour *Garnier* est attesté dans l'acte de confirmation d'une vente passé en 1264 près de Reims. La graphie *W-* représente selon toute probabilité une approximante bilabiale et ce même son [w] se retrouve dans la carte n° 930 GARDER (les bêtes) de l'Atlas linguistique et ethnographique de la Champagne et de la Brie (ALCB). À sept siècles de distance, les prononciations [wardé] et [wèrdè] ont été recueillies dans une enquête dialectale effectuée dans les années 1960 (Kawaguchi, 2007, p. 196-197). Ces prononciations s'observent dans l'est de la Marne et de la Haute-Marne. Puisque la forme orale [w-] est bien attestée dans l'ALCB, il y a une forte chance pour que *Warnier* dans la charte médiévale reflète la prononciation locale de *Garnier* à l'époque. Ceci implique non seulement que les graphies médiévales peuvent représenter la langue parlée de l'époque, mais aussi que la langue parlée dans les documents écrits pose un problème théorique, car ce scribe ou notaire du moyen-âge n'avait pas prononcé, mais écrit avec sa plume, le nom *Warnier* dans l'acte en question.

RD Penser les langues.indd 235 16/01/2012 10:29:01

1. Problèmes de la définition du français parlé

Les caractéristiques propres à toute langue parlée ne sont pas stables, mais varient largement selon les chercheurs. Comme l'a remarqué Ayres-Bennett (2004, p. 25-27), on constate un désaccord relativement important concernant la définition des traits distinctifs du français parlé : quinze traits identifiés dans Blanche-Benveniste & Jeanjean (1987) et quatorze dans Koch & Oesterreicher (1990) ; seuls huit traits morphosyntaxiques sont communs aux deux études. Il s'agit : 1) de l'usage de *ça*, 2) de [i] pour *il*, 3) de l'absence de la particule négative *ne*, 4) du futur périphrastique *aller* + infinitif, 5) de la disparition du subjonctif, 6) du déclin de l'inversion interrogative, 7) de la reprise du pronom clitique, 8) de *on* pour *nous*. Cependant, même pour ces huit traits communs, la langue parlée n'est pas facile à définir. À titre d'exemple, d'après l'étude effectuée par le Groupe Aixois de Recherches en Syntaxe, l'emploi du futur périphrastique n'est pas seulement dû au style parlé, mais aussi lié au sémantisme des verbes : la classe des verbes non-statifs comme *arrêter*, *arriver* s'emploie beaucoup plus fréquemment avec le futur périphrastique, alors que l'éventualité de *pouvoir* s'accommode très bien du futur simple (Blanche-Benveniste *et al.*, 1990, p. 199 et 201). La détermination temporelle de *un jour* ou *toujours* favorise l'emploi du futur simple (Blanche-Benveniste, 1997, p. 22). Ce type de complexité ne transparaît pas des analyses diachroniques des particules négatives comme *ne* + *zéro*, *ne ... mie*, *ne ... pas*, *ne ... point* et absence de *ne* (Kawaguchi 2009), ou des diverses formes interrogatives du français (Coveney, 2002). En bref, la caractérisation du français parlé n'est jamais dichotomique, c'est-à-dire *écrit* versus *parlé*, mais bien floue et variable selon les divers paramètres. Alors comment peut-on analyser le français parlé dans les textes écrits, puisque le français parlé peut montrer une large variation suivant les locuteurs et les situations en cause ?

2. Le français parlé dans les textes écrits

Par rapport à d'autres langues, le français est une langue disposant d'un grand nombre de documents écrits datant de plusieurs siècles, lesquels nous permettent d'examiner le français parlé au cours du temps. En réalité, les dialogues modèles dans les textes didactiques remontent jusqu'au moyen français (Gessler, 1934). Certaines pièces de Molière, les romans réalistes de Scarron et de Sorel et les commentaires métalinguistiques chez les grammairiens témoignent souvent du français parlé. La remarque suivante de Ménage (1675, p. 99) paraît mentionner la distinction entre écrit et parlé : « Je dirois *Salmandre* dans le discours familier, & *Salamandre* dans les compositions relevées ». On pourra y ajouter quelques documents encore plus susceptibles de nous fournir des exemples du français parlé de l'époque.

Notre premier document est le *Journal de Héroard*. Le 21 septembre 1601, au retour de la chasse du Roi, celui-ci ordonne à Héroard de se mettre au service de son Dauphin, le futur Louis XIII. Il devient ainsi docteur du Dauphin et commence à rédiger son *Journal d'hygiène*. D'après Kristol (2009), Héroard a essayé de transcrire sous la forme d'une sorte de graphie phonétique le langage de son protégé.

RD Penser les langues.indd 236 16/01/2012 10:29:01

Le *Journal de Héroard* est plein de caractéristiques du français parlé. La négation est exprimée uniquement par *pas*, surtout avec les verbes *oser*, *pouvoir*, *savoir* : « je pui pas resoudre cela (18/10/1610)[1] ». En revanche, la forme interrogative se fait avec l'inversion chez le Dauphin : « est ce assés ? », « ay je pa la mienne ? », « quel aage atelle ? ». Peut-on affirmer que ce journal représente un état général du français parlé de l'époque ? Il est possible que le *Journal de Héroard* reflète des aspects du français parlé au début du dix-septième siècle. Mais on peut aussi avoir des doutes sur la représentativité du langage du Dauphin. Premièrement, le journal est le mémorandum du comportement linguistique du Dauphin devant les adultes de la Cour : les traits langagiers du Dauphin semblent manifester une certaine accommodation au parler des courtisans. Deuxièmement, la parole du Dauphin est celle d'un enfant : ses traits linguistiques sont donc sociolinguistiquement spécifiques. Troisièmement, enfin, le docteur Héroard a-t-il vraiment reproduit les paroles du Dauphin sous sa plume ? Ce doute parcourt la lecture du *Journal de Héroard*. Cependant, l'accumulation des analyses du même genre pourra reléguer progressivement l'incertitude à l'arrière-plan.

Les œuvres de la Mazarinade sont aussi considérées comme des documents qui nous invitent à réfléchir sur le français parlé du XVIIIe siècle. Bougy (1996) a édité l'*Agréable Conférence de deux Normands* publiée en 1652. Le texte manifeste non seulement les traits du français parlé, mais plusieurs variations diatopiques : « dichin » pour « d'ici », « feche » et « feiche » pour « fasse », « basse » pour « servante », « pous » pour « bouillie » et « craule » pour « sorte de bouillie ». Il va sans dire que le texte de la conversation de l'*Agréable Conférence* n'a pas été réellement énoncé, mais fabriqué par un certain auteur pour la lecture. D'où un problème : un texte écrit fabriqué peut-il être une attestation du français parlé ? En toute rigueur, un texte écrit qui ne serait pas la transcription d'une production orale ne saurait être un exemple du français parlé. À moins que le terme ne soit équivoque, on peut réserver le terme d'*oral stylisé* pour résoudre la contradiction inhérente à ce type de « langue parlée » dans les textes écrits. Dans l'analyse linguistique des documents écrits, il est pertinent de distinguer l'oral stylisé du parlé, car les dialogues et les conversations écrites ne sont guère la reproduction fidèle de la parole vivante. L'exploitation de l'oral dans les textes écrits est destinée, dans la plupart des cas, à donner aux lecteurs le sentiment de l'atmosphère de la communication réelle. En bref, dans les documents écrits, l'oral stylisé indique la langue parlée employée dans un but stylistique.

Une petite comparaison des deux documents mentionnés révèlera l'aspect complexe de l'oral stylisé. Il s'agit des interrogatives à inversion et sans inversion. Leurs pourcentages sont respectivement 95 % (53 occ.) et 5 % (3 occ.) pour l'année 1608 du *Journal de Héroard*, mais 50 % (8 occ.) et 50 % (8 occ.) dans *l'Agréable Conférence* rédigée en 1652. Le nombre d'occurrences y est plus restreint, mais la différence n'en est pas moins très grande. D'où vient cette variation ? La quarantaine d'années d'écart entre les deux textes ne permet pas d'expliquer un tel bouleversement dans la proportion entre inversion et non-inversion. S'agit-il alors de variation diatopique,

1 D'après Ernst (1985), le Dauphin avait neuf ans en octobre 1610.

RD Penser les langues.indd 237 16/01/2012 10:29:01

plus précisément d'un trait normand, dans *l'Agréable Conférence*, ou de variation diastratique (classe sociale plus basse), ou de variation diaphasique dans le *Journal de Héroard* (langage enfantin ou imitation de la parlure des courtisans chez le Dauphin) ? La question reste ouverte.

La complexité de l'oral stylisé ressort de deux autres textes, qui reproduisent, à en croire l'auteur, la prononciation du début du XVIIIe siècle : *Nouvelle manière d'écrire comme on parle en France* (désormais NM) et *Instructions crétiennes, mises en ortografe naturelle, pour faciliter au peuple la lecture de la Sience du salut* (désormais IC), publiés par Vaudelin respectivement en 1713 et 1715. Les textes de Vaudelin sont une source précieuse pour la phonologie de la fin du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle. Comme l'indique le titre du premier texte, son objectif est d'inventer « une manière nouvelle d'écrire comme on parle en France », ce qui le conduira à élaborer 29 alphabets nouveaux composés de 13 voyelles et 16 consonnes. La fausse liaison *leuz* pour *leur* y témoigne du français parlé : « ce je *leuz* ansainie. 5. Lôrc pour se done de grand comodite = que je leur enseigne. 5. Lorsque pour se donner de grande commodité » (NM, p. 19[2]). Néanmoins, le problème de l'oral stylisé est encore plus complexe. D'après les textes de Vaudelin, la consonne de liaison « -t » du verbe *est* est attestée dans 32 contextes différents. Les 4 contextes les plus fréquents représentent 61,5 % des occurrences. Il s'agit des contextes suivants : *c'est un, est-il, c'est-à-dire,* and *est un/une*[3]. Cependant, d'après une analyse récente, seulement 30 % des occurrences de *c'est* sont affectées par la liaison en français parlé contemporain (cf. Durand & Lyche, 2008, p. 46). La régularité de la liaison dans *c'est* est surprenante dans les textes de Vaudelin, où la seule exception est dans la question : « Pourcoai dit-vou ce s'âi eun espri ? = Pourquoi dites-vous que c'est un esprit ? » (IC, p. 81). D'où vient ce décalage tellement important ? Bien que l'objectif de Vaudelin soit de trouver une manière appropriée d'écrire la prononciation du français, on ne peut pas voir tirer de ses textes une image fidèle de l'usage de la liaison chez ses contemporains. Il resterait à déterminer jusqu'à quel point la prononciation réelle du français et le principe phonétique de Vaudelin ont été filtrés par la norme linguistique de celui-ci. Les textes de Vaudelin attestent ainsi la liaison en *-p,* considérée comme plus ou moins formelle : « d'ou je conclu c'i fôdrait âitr bi-in delica, e trop ainmi de la pairfaicsion = d'où je conclus qu'il faudrait être bien délicat, et trop ennemi de la perfection » (NM, p. 19). On peut supposer qu'il a écrit ces deux textes pour être lus à voix haute, comme l'indique le titre du second livre : « pour faciliter au peuple la lecture de la Science du salut ». La liaison dans *c'est* chez Vaudelin peut alors indiquer un type de prononciation propre aux intellectuels du dix-huitième siècle lisant des textes à haute voix. Il ne serait donc pas surprenant que la liaison chez Vaudelin diffère considérablement de la liaison en français parlé actuel.

En résumé, pour savoir jusqu'à quel point la variation observable dans les textes anciens reflète la langue parlée de l'époque, le chercheur doit tenir compte de divers

2 Pour plus de détails sur la translittération, cf. Kawaguchi (2011).

3 Dans la transcription de Vaudelin, *eun* peut correspondre à la fois à l'article indéfini masculin *un* et au féminin *une*.

RD Penser les langues.indd 238 16/01/2012 10:29:02

paramètres sociolinguistiques et pragmatiques. Mais comment déterminer ces paramètres ? À cet égard, je pense que l'analyse du japonais parlé dont il sera question dans les lignes qui suivent nous fournira un bon modèle.

3. Le japonais parlé dans les textes écrits[4]

Ukiyoburo est une histoire comique écrite à la fin de l'ère Edo (1603-1867). Son premier tome a été publié à Edo, aujourd'hui Tokyo, en 1809 et son dernier tome en 1813. L'histoire se passe dans les bains publics, topoi littéraires, où se rencontraient de nombreux personnages de classes sociales variées. Ils s'échangeaient des paroles entre gens de classe différente. L'auteur, Shikitei Samba, a décrit, dirait-on, aussi fidèlement que possible les paroles de ses divers personnages. Comme l'indique son avant-propos, *Ukiyoburo* est inspiré de la tradition orale de l'époque, *Rakugo*, histoire comique racontée et mimée. Les linguistes japonais citent souvent l'ouvrage pour illustrer l'état linguistique du japonais à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle. Les traits linguistiques du japonais parlé y sont nombreux, mais la variation entre *-ai*[5] et *-ê* ([e:]) est particulièrement bien connue. Cette variation affecte l'auxiliaire négatif (*mi-nu* / *mi-nai* / *mi-nê* « je ne regarde pas ») et la terminaison adjectivale (*abun-ai* / *abun-ê* « dangereux », *chîs-ai* / *chîs-ê* « petit »).

Historiquement, la prononciation [e:] pour [ai] n'était qu'une des caractéristiques diatopiques de l'Est du Japon. Dès l'ère Edo, les samurais guerriers et leurs familles originaires de la région de Tôkai (actuellement les départements d'Aichi et de Shizuoka) se sont installés dans la capitale Edo. Ensuite la ville a grandi en assimilant la population environnante. Les études philologiques de l'époque de Meiwa (1764-1771) montrent que le parler d'Edo était alors composé de plusieurs couches sociolinguistiques. En analysant les graphies relevées dans *Kyôshahôgen* (1771), Komatsu constate une fréquence assez élevée de la prononciation [e:] pour [ai]. Les gens que dépeint le livre sont généralement des ouvriers maçons payés à la journée, donc considérés comme de basse classe (Komatsu, 1985, p. 101-103). Dans un livre de l'époque postérieure comme *Ukiyoburo*, Matsumura relève la prononciation [e:] notamment dans la bouche de travailleurs et de servantes de bistrot : « Ceci (= voyelle longue [e:]) est universel dans la conversation vulgaire et grossière chez les gens des classes inférieures. Néanmoins, même dans ce milieu populaire, on gardait la diphtongue [ai] dans la conversation soutenue et polie » (Matsumura, 1957, p. 216). Le caractère « parlé » de la prononciation [e:] est incontestable. Même après l'écroulement du shogounat avec la révolution de Meiji en 1868, la prononciation vulgaire [e:] pour [ai] persiste en japonais parlé. Brown en témoigne dans son manuel publié en 1863 à Shanghai : « The vulgar in Tokyo say *ai* for *ae*, and *oi* for *oe* ; […] They also often contract *ai* into a long *e :*, as *narane :* for *naranai*, it won't do. But this is as bad as the dropping of the

4 Pour noter le japonais, on adopte ici le système alphabétique courant au Japon, celui de Hepburn où *ch* indique [tʃ], *j* [dʒ], *sh* [ʃ], *y* [j] et *z* [dz], en y ajoutant cependant la notation des voyelles longues comme *â*, *ê*, *î*, *ô* et *û*.

5 [ai] est une séquence de deux voyelles [a] et [i].

RD Penser les langues.indd 239 16/01/2012 10:29:02

letter *h* by cockneys » (Matsumura, *op. cit.*, p. 222). Bref, il est certain que la variante [e:] est introduite dans les textes du XVIIIe siècle pour donner aux lecteurs l'impression d'écouter sur place de vraies conversations tenues de vive voix. Le code-switching [e:] - [ai] est un bon exemple de l'oral stylisé. L'importance de *Ukiyoburo* consiste dans la présence d'un grand nombre de personnages : 45 hommes et 53 femmes[6]. Cette variété nous offre la possibilité de quantifier la variation entre [e:] et [ai]. Cependant, comme c'est souvent le cas dans les documents écrits, la longueur des paroles de chaque personnage est variable, de sorte qu'on ne peut pas toujours tirer des résultats significatifs. En utilisant les données de Nakazawa, nous analyserons d'abord l'effet de la différence sexuelle pour la variation *-nu, -nai, -nê* et *-ai, -ê* dans *Ukiyoburo*, en calculant la moyenne des occurrences de chaque variante chez les hommes et les femmes dans les quatre tomes de *Ukiyoburo*.

	Moyenne d'occurrences				
	Masculins (M)	Féminins (F)	t	df	p
-nu	1.844	0.434	2.723	96	0.008 **
-nai	0.067	0.113	-0.707	96	0.481
-nê	3.756	3.585	0.191	96	0.849
-ai	10.644	10.774	-0.047	96	0.963
-ê	9.378	6.849	1.018	96	0.311

Tableau 1. Différence sexuelle
Signif. code: .01 <**>[7]

D'après le test de student -t, statistiquement parlant, il y a une différence sexuelle dans l'utilisation de la variante *-nu* (cf. tableau 1). Les hommes l'emploient beaucoup plus fréquemment que les femmes. Une telle différentiation sexuelle pour une seule variable morphosyntaxique n'est pas rare en japonais. Par exemple, les hommes préfèrent la particule de déclaration *-zo*, alors que les femmes opteront pour *-wa* : *Yatta-zo !* « c'est bien fait ! » pour un homme versus *Yatta-wa !* pour une femme.

4. Variation sociolinguistique chez les locuteurs

Nakazawa a aussi calculé les occurrences de cinq variantes, *-nu, -nai, -nê, -ai* et *-ê*, chez tous les personnages. À partir du calcul de Nakazawa, nous avons extrait la matrice suivante du pourcentage d'utilisation des variantes (cf. tableau 2). Enfin, nous avons soumis la matrice à l'analyse de cluster[8] pour connaître le regroupement probabiliste de 98 personnages.

6 Cf. Nakazawa (2006).

7 Je dois exprimer mes remerciements à mon collègue statisticien, le Professeur Masanori Ichikawa, pour la validité d'une série de tests statistiques que j'effectue dans cet exposé.

8 En utilisant la distance euclidienne et la méthode de Ward, effectué par PASW(SPSS) Statistics 18.0.0.

RD Penser les langues.indd 240 16/01/2012 10:29:02

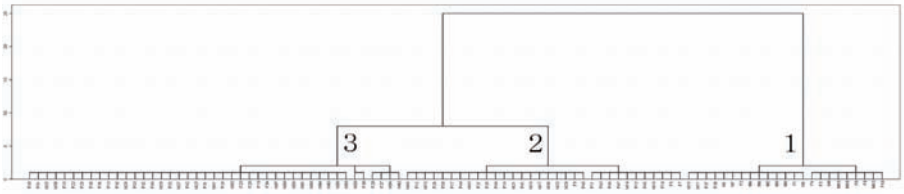

Fig. 1 - Dendrogramme de groupements des 98 personnages.

	Personnages	Sexe	-nu	-nai	-nê		-ai	-ê
M1	Kaki no itchi	M	100 %	0 %	0 %		100 %	0 %
M2	Inkyo	M	100 %	0 %	0 %		100 %	0 %
:	:	:	:	:	:		:	:
M45	Katsubê	M	0 %	0 %	100 %		6.4 %	93.6 %
F1	Oyasu	F	100 %	0 %	0 %		98 %	2 %
F2	Kamoko	F	100 %	0 %	0 %		100 %	0 %
:	:	:	:	:	:		:	:
F53	Osaru	F	0 (0 %)	0 (0 %)	100 %		21.4 %	78.6 %

Tableau 2. Matrice du pourcentage d'utilisation de cinq variantes (extrait)

Le dendrogramme de la fig. 1 indique trois groupes majeurs dans les 98 personnages de *Ukiyoburo*. Afin d'examiner de plus près la constitution de ces trois groupes, nous adopterons la classification en cinq couches sociales des personnages de *Ukiyoburo* donnée par Fukushima (2002) et réunirons les couches 1 et 2 en une classe élevée et les couches 4 et 5 en une classe basse, la couche 3 représentant une classe moyenne. La confrontation de la classification sociale de Fukushima avec les trois groupes issus de l'analyse de cluster nous amène au résultat présenté dans le tableau 3 et la fig. 2 :

Classe sociale	*Groupe 1* 23 personnes	*Groupe 2* 32 personnes	*Groupe 3* 43 personnes
Élevée	17 pers.	4 pers	
Moyenne	4 pers.	10 pers.	3 pers.
Basse		6 pers.	27 pers.
Indéterminée	2 pers.	12 pers.	13 pers.

Tableau 3. Groupes majeurs et classes sociales

RD Penser les langues.indd 241 16/01/2012 10:29:04

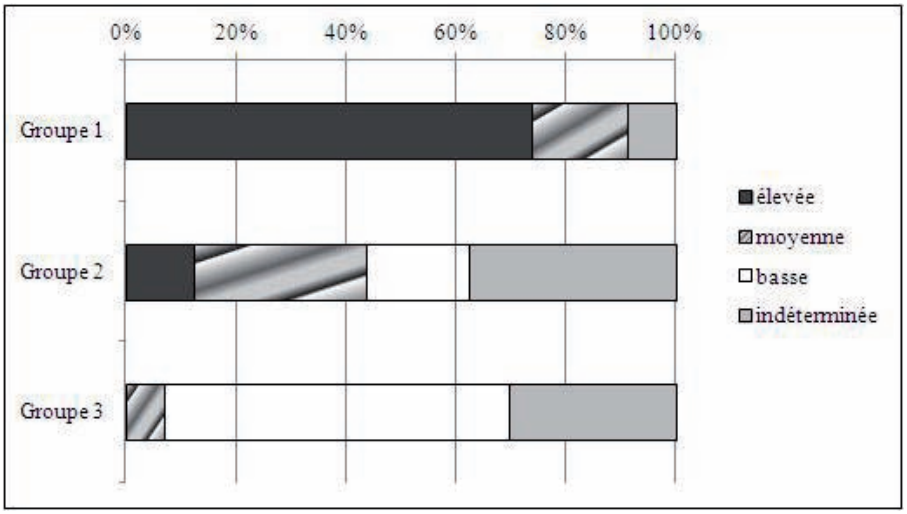

Fig. 2 - Constitution des trois groupes majeurs

Il est évident que la division en trois groupes est étroitement liée à celle en classes sociales. Le Groupe 1 est généralement constitué de personnages de classe élevée (17 personnes sur 23, soit 73.9 % comme l'indique la fig. 2, alors que le Groupe 3 comprend beaucoup de personnages de la classe basse (27 personnes sur 43, soit 62,8 %)[9], le Groupe 2 montrant un mélange des trois classes. En résumé, les rapports entre les trois groupes et les classes sociales sont patents. Groupe 1 de classe élevée et Groupe 3 de classe basse. Quelles sont les variantes caractéristiques de chaque groupe ?

D'après le tableau 4, on peut observer un emploi distinct des variantes selon les trois groupes. Les personnages du Groupe 1 préfèrent employer les variantes *-nu* et *-ai*, tandis que ceux des Groupes 2 et 3 utilisent *-nê*. La différence entre les deux derniers groupes se trouve dans l'emploi de la terminaison adjectivale : le Groupe 2 utilise *-ai* et le Groupe 3 *-ê*. Quels sont les statuts sociologiques des personnages de chaque groupe ? Le Groupe 1 comprend un docteur, un homme appelé « maître », un samurai, un retraité (considéré à cette époque-là comme un intellectuel) et deux épouses de commerçants relativement riches (cf. tableau 5). Les personnages du Groupe 1 ont donc un statut plutôt élevé, sur le plan social ou intellectuel. Au contraire, ceux du Groupe 3 sont un serveur de bain, deux débauchés, une bonne, une serveuse et deux filles publiques. Les personnages du Groupe 3 ont un statut sociologique bas et populaire.

9 Dans le Groupe 3, il faut noter cependant que 13 locuteurs sur 43 appartiennent à une classe indéterminée.

RD Penser les langues.indd 242 16/01/2012 10:29:04

	-nu	-nai	-nê	-ai	-ê
Groupe 1	75.3	11.2	13.6	96.0	4.0
Groupe 2	4.8	0.0	95.2	67.4	20.9
Groupe 3	4.7	0.0	95.3	24.5	75.5

Tableau 4 : Pourcentages des variantes dans les trois groupes

	Hommes	Femmes	Statut social	Variantes
Groupe 1	Inkyo « retraité » Isha « docteur » Kikaku dit « maître » Namayoi « samourai », etc.	Oyasu, Otatsu « épouses de commerçants », etc.	Élevé ↑	*-nu* et *-ai* prédominantes
Groupe 2	Mudanosuke, Tobihachi « hommes débauchés » Bantô « commis », etc.	Okako, Osami « geishas », etc.	↓ Bas	*-nê* et *-ai* prédominantes
Groupe 3	Yukumi « serveur de bain » Isami, Teppôsaku « hommes débauchés », etc.	Omaru « bonne » Oshita, Otobi « filles publiques » Otai « serveuse », etc.		*-nê* et *-ê* prédominantes

Tableau 5 : Groupes majeurs et variantes

5. Variation pragmatique chez les locuteurs

Les comportements des locuteurs sont contrôlés par leur appartenance diastratique. Ainsi, comme nous l'avons vu précédemment, la variation chez les locuteurs de la classe élevée se distingue celle de la classe basse. Puisque les locuteurs de différentes couches se rencontrent souvent dans la grande ville d'Edo, on aura intérêt à tenir compte de la variation pragmatique chez les personnages de *Ukiyoburo* lors de leurs échanges linguistiques. À cet égard, l'étude de Nakata (1985) décrit justement un tel code-switching entre *-ai* et *-ê* suivant les interlocuteurs dans des situations langagières différentes. En nous fondant sur les résultats de l'auteur, qui a calculé le taux d'utilisation de la variante *-ê* selon les interlocuteurs, nous examinerons les comportements linguistiques des trois groupes. Lorsque Otatsu, du Groupe 1, parle avec Tatsumi, du même groupe, elle utilise 31 fois la variante *-ai* et jamais *-ê*. Le taux d'utilisation de la variante *-ê* est donc de 0 %. À l'inverse, quand Matsuemon, du Groupe 1, s'adresse à Hachibê, du Groupe 3, il utilise 29 fois *-ai* et une seule fois *-ê*. Le taux d'utilisation de *-ê* n'est que de 3 %. Et ainsi de suite, ce qui aboutit au tableau suivant :

RD Penser les langues.indd 243 16/01/2012 10:29:04

Locuteur	Groupe	Interlocuteur	Groupe	*-ai*	*-ê*	taux de *-ê*
Otatsu	1	Tatsumi	1	31	0	0 %
:	:	:	:	:	:	:
Inkyo	1	Bantô	2	8	10	56 %
:	:	:	:	:	:	:
Matsuemon	1	Hachibê	3	29	1	3 %
:	:	:	:	:	:	:
Mudasuke	2	Kanji	1	15	18	55 %
:	:	:	:	:	:	:
Ohane	2	Babamoji	2	2	2	50 %
Ohane	2	Toyoneko	2	0	3	100 %
:	:	:	:	:	:	:
Ohane	2	Okako	3	1	4	80 %
:	:	:	:	:	:	:
Tobihachi	3	Kikaku	1	4	2	33 %
:	:	:	:	:	:	:
Osami	3	Otai	2	4	0	0 %

Tableau 6 : Comportements linguistiques différents des personnages (extrait)

La fig. 3 indique les différents comportements des trois groupes. Le Groupe 1, celui de la classe élevée, se sert dans la majorité des cas de la variante *-ai* lorsqu'il parle avec quelqu'un de n'importe quel groupe, d'où l'absence de la colonne transparente et les faibles taux d'utilisation de la variante *-ê*. Les personnages du Groupe 2 présentent un autre comportement que ceux du Groupe 1. Ils ont une légère tendance à éviter la variante *-ê* lorsqu'ils s'adressent à des personnages des Groupes 1 et 2. Enfin, les personnages du Groupe 3, ceux de la classe basse, utilisent la variante *-ê* dans la plupart des interactions.

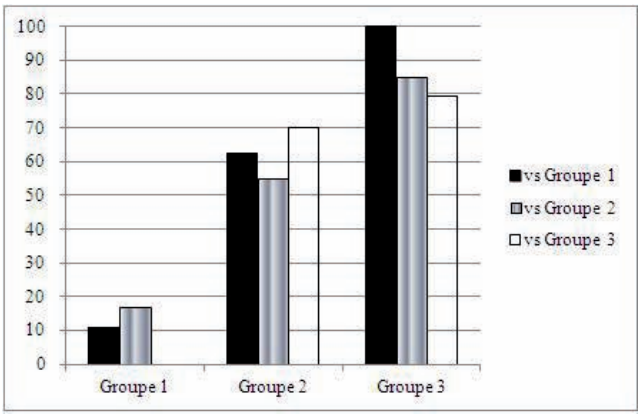

Fig. 3 - Pourcentage d'utilisation de «-ê» dans les trois groupes

RD Penser les langues.indd 244 16/01/2012 10:29:05

Nous avons effectué l'analyse de la variance ANOVA sur les pourcentages d'utilisation de *-ê* dans les trois groupes[10]. Le résultat est significatif : $F(2,6) = 20.50$, $p < .002$. Ensuite, le test post-hoc de Tukey nous fournit les résultats donnés dans le tableau 7. Les écarts entre les moyennes du Groupe 1 et celles du Groupe 2, d'une part, et entre celles du Groupe 1 et celles du Groupe 3, d'autre part, sont significatifs au seuil de 5 % et 1 % respectivement, alors que les écarts entre le Groupe 2 et le Groupe 3 ne sont pas significatifs.

niveau 1	niveau 2	moyenne 1	moyenne 2	SD	p	
Groupe 1	Groupe 2	14.4289	52.3579	37.9290	0.0156	*
Groupe 1	Groupe 3	14.4289	73.4447	59.0158	0.0018	**
Groupe 2	Groupe 3	52.3579	73.4447	21.0868	0.1390	

Tableau 7 Résultat du test post-hoc de Tukey
Signif. codes: .01 <**>, .05 <*> PASW(SPSS) Statistics 18.0.0

En dernière analyse, l'auteur de *Ukiyoburo* a mis en scène ses nombreux personnages comme acteurs de trois groupes sociolinguistiquement distincts. Pour mettre en contraste leur différenciation sociale, il a profité de la variation entre *-nu, -nai, -nê, -ai* et *-ê*. Les personnages de classe élevée emploient *-nu* et *-ai*, alors que ceux de classe moyenne utilisent *-nê* et *-ai*. À l'opposé de ces deux groupes, les variantes *-nê* et *-ê* sont prédominantes dans la bouche des personnages de classe basse. L'analyse quantitative démontre leurs comportements linguistiques différents. Le Groupe 1, celui de la classe élevée, insiste sur l'emploi de la variante *-ai* devant les interlocuteurs de n'importe quel groupe. Au contraire, les Groupes 2 et 3 ont tendance à utiliser la variante *-ê*. Dans *Ukiyoburo*, la prononciation [e:] se manifeste ainsi comme une sorte d'emblème du comportement pragmatique propre aux personnages de la classe non élevée.

Conclusion

Nous avons d'abord vu la difficulté qu'il y a à définir la langue parlée et à en trouver la trace, dans une perspective diachronique, en l'absence d'attestation sonore. Mais on sait depuis longtemps que certains documents écrits manifestent un aspect oral, appelé ici *oral stylisé*, qui fait que l'opposition entre oral et écrit n'est jamais dichotomique. Cet oral stylisé permet jusqu'à un certain point d'analyser la langue parlée dans les textes écrits, à condition que quelques conditions de méthode soient remplies : par exemple, des variantes distinguant clairement l'écrit de l'oral et un nombre relativement important d'occurrences de ces variantes. L'analyse variationnelle nous permet ainsi d'observer la langue parlée du passé. Enfin, pour ce faire, il est particulièrement utile que les chercheurs aient, à leur disposition, divers paramètres sociolinguistiques et pragmatiques. Dans le présent article, l'analyse du japonais parlé de *Ukiyoburo* en est

10 Pour améliorer la normalité des données proportionnelles, on a opéré la transformation angulaire sur les pourcentages de la fig. 3 avant de faire l'analyse de la variance.

RD Penser les langues.indd 245 16/01/2012 10:29:05

un bon exemple. Des recherches du même ordre devraient être effectuées, on l'espère, sur le français parlé dans les sources écrites.

Références bibliographiques

AYRES-BENETT Wendy, 2004, *Sociolinguistic Variation in Seventeenth-Century France*, London, Cambridge University Press.

BLANCHE-BENVENISTE Claire & JEANJEAN Colette, 1987, *Le français parlé : transcription et édition*, Paris, Didier Érudition.

BLANCHE-BENVENISTE Claire, BILGER Mireille, ROUGET Christine, VAN DEN EYNDE Karel, 1990, *Le français parlé, Études grammaticales*, Éditions du CNRS.

BLANCHE-BENVENISTE Claire, 1997, « La notion de variation syntaxique dans la langue parlée », *Langue française*, n° 115, p. 19-29.

—, 1997, *Approches de la langue parlée en français*, Gap, Ophrys.

BOUGY Catherine, 1996, « Une Mazarinade méconnue Dialogue de deux paysans normands au XVIIe siècle », *Histoire et sociétés rurales*, n° 6, p. 43-64.

COVENEY Aidan, 2002, *Variability in spoken French: a sociolinguistic study of interrogation and negation*, Bristol, Elm Bank.

DURAND Jacques & LYCHE Chantal, 2008 « French liaison in the light of corpus data », *French Language Studies*, n° 18, p. 33-66.

FOISIL Madeleine, (éd.), 1989, *Journal de Jean Héroard, médecin de Louis XIII*, 2 vol., Paris, Fayard.

GERHARD Ernst, 1985, *Gesprochenes Französisch zu Beginn des 17. Jahrhunderts*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.

FUKUSHIMA Naoyasu, 2002, *<Abunai ai> ga <Abunee e:> ni kawaru toki* (*Lorsque <ABUNai> devient <ABUNee>*), Tokyo, Kasama Shoïn.

GESSLER Jean, 1934, *La manière de langage qui enseigne à bien parler et écrire le français*, Bruxelles/Paris, Édition universelle.

KAWAGUCHI Yuji, 1997, « Sur les signes conventionnels motivés du japonais », in J. Perrot (éd.), *Polyphonie pour Ivan Fónagy*, Paris, L'Harmattan, p. 205-213.

—, Kawaguchi Yuji, 2007, « L'état actuel de la dialectologie du français médiéval : le cas des chartes champenoises méridionales », in Kunstmann P. et Stein A. (éd.), *Le Nouveau Corpus d'Amsterdam*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 188-200.

—, 2009, « Particules négatives du français : *ne, pas, point* et *mie* – Un aperçu historique », in Baronian L. et Martineau F. (dir.), *Le Français d'un continent à l'autre*, Mélanges offerts à Yves Charles Morin, Les Presses de l'Université Laval, p. 193-210.

—, 2011, « French Liaison in the 18th Century – Analysis of Gile Vaudelin's Texts », in Kawaguchi Y., Viereck W., Minegishi M., *Corpus-based Analysis and Diacrhonic Linguistics*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 133-151.

KOCH Peter & OESTERREICHER Wulf, 1990, *Gesprochene Sprache in der Romania : Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen, Max Niemeyer.

KOMATSU Hisao, 1985, *Edo jidai no kokugo* (*Langue japonaise à l'époque d'Edo*), Tokyo, Tokyôdô.

KRISTOL Andres, 2009, « Sociolinguistique historique et analyse de la conversation : une nouvelle approche du *Journal d'hygiène* de Jean Héroard », *Vox Romanica*, n° 68, p. 169-186.

RD Penser les langues.indd 246 16/01/2012 10:29:05

MATSUMARA Akira, 1977, *Kindai no kokugo: Edo kara gendai e* (*Langue nationale de l'époque moderne, d'Edo jusqu'à maintenant*), Tokyo, Ôfûsha.

—, 1957, *Edogo Tôkyôgo no kenkyû* (*Recherches sur les langues d'Edo et de Tokyo*), Tokyo, Tokyôdô.

MÉNAGE Gilles, 1972, *Observations sur la langue françoise (1675-1676)*, Genève, Slatkine Reprints.

NAKASAWA Noriko, 2006, « Edogo ni mirareru hitei jodôshi nu to nee no tairitsu (Opposition entre *nu* et *nee* dans l'auxiliaire négatif dans la langue d'Edo) », *Nihongo no kenkyû* 2.2., p. 93-107.

NAKATA Toshio, 1985, « *Ukiyoburo* ni miru bamen henyô ni tomonau kotoba no kirikae – Renboin *ai* no yûgô hiyûgô o shiryô ni – (Changement de langage suivant les situations langagières dans *Ukiyoburo* – Avec le témoignage de l'allongement vocalique de *-ai*) », *Jinbun gakuhô* 173, p. 25-47.

SHIKITEI Samba, 1809-13, *Ukiyoburo*, édité par Jimbô K., Tokyo, Iwanami Shoten (1989).

VAUDELIN Gile, 1713, *Nouvelle manière d'écrire comme on parle en France*, Paris, Chez La Veuve de Jean Cot et Jean-Baptiste Lamesle, Genève, Slatkine Reprints (1973).

—, 1715, *Instructions crétiennes mises en ortografe naturelle, pour faciliter au peuple la lecture de la Science du salut*, Paris, Chez Jean-Baptiste Lamesle, Genève.

RD Penser les langues.indd 247 16/01/2012 10:29:05